

sommer. L'homme, la femme et leur petit garçon étaient attablés sur une caisse avec le monsieur aux deux croix qui, seulement alors, avait cessé d'écrire. J'avais une dent contre lui parce que, selon moi, ce devait être quelque grosse autorité, et qu'en cette qualité il aurait dû intervenir, quand ces voleurs de gardiens me taxaient d'une manière si inique. Mais il avait tourné le dos. Ici, il me le tourna encore, lorsque je m'approchai de son couvert. Les deux autres convives, plus polis ou plus charitables, voyant ma mine allongée et devinant ma faim, m'engagèrent à prendre place. J'eus le courage de refuser. J'acceptai seulement un verre d'eau que je bus avec délice, car ma soif égalait mon appétit.

J'ai oublié de dire que j'avais vainement réclamé ce verre d'eau depuis mon arrivée : il n'y en avait pas dans la maison. Il fallait en aller chercher à un puits que je découvris le lendemain au fond de la cour. Comme on l'a vu, nos geôliers nous avaient interdit l'entrée de cette cour. Ils ne refusaient pas de m'en aller chercher, mais ils me demandaient une cruche pour la mettre, et comme je n'en avais pas, il fallait me passer d'eau.

J'avais aperçu une seconde entrée qui, de la salle commune, conduisait, à travers d'autres pièces, à celle où j'avais fait mon lit. En replaçant intérieurement la pièce de bois, j'avais condamné la porte qui donnait sur le corridor, et il ne me restait plus pour arriver chez moi que cette salle commune. Malheureusement, l'homme aux croix avait installé devant l'entrée qui conduisait à ma chambre le bureau désemparé dont j'ai parlé, et c'était là qu'il faisait son interminable correspondance. Son souper fini, il s'y était remis et je ne pouvais plus passer. Je le priai de vouloir bien écarter le bureau de quelques pouces. Il ne bougea

pas et continua d'écrire. Je renouvelle ma requête et sans plus de succès. J'attends quelques minutes encore : rien. Alors je soulève le bureau, je lui fais faire un demi-tour à gauche, et mon écrivain, qui était assis sur un sac de nuit, faute de chaise, se trouve, la plume à la main, à deux pieds de son papier. Il ne témoigna pas la moindre humeur de mon coup d'État ; mais il resta à la même place, et par conséquent je ne pouvais pas passer davantage. Je n'avais donc plus qu'à continuer le déménagement : je poussai son sac de nuit, lui dessus, en le rapprochant de la table, et la voie se trouva ainsi débarrassée. Quant à lui, il replaça, sans même se retourner, sa plume sur le papier où elle recommença à courir de plus belle.

Admirant cette impassibilité philosophique, je regagnai ma chambre, et pour oublier mes tiraillements d'estomac, je fis comme l'homme que je quittais, je me mis à écrire.

A peine un quart-d'heure s'était-il écoulé, qu'on vint me dire que le souper était arrivé. C'était la plus agréable nouvelle qu'on pût m'apporter, et je courus à l'escalier convaincu que, pour mes cinq francs, j'aurais de quoi me satisfaire complètement. Mon désappointement fut grand, quand je vis en quoi consistait ce menu attendu depuis trois heures : c'était un pain d'environ deux livres, trois grappes de raisin, un petit morceau de fromage de Hollande, et pour boisson une bouteille de vin tirée de l'outre à l'instant même, ainsi que l'annonçait l'absence du bouchon. Tout ceci, bien payé, pouvait valoir un franc cinquante centimes. Je croyais donc qu'on allait me rendre le reste de mon napoléon, mais il n'en fut pas question. Seulement, on fit semblant de chercher la pièce d'argent que le commissionnaire avait jetée à terre et qu'on ne retrouva pas comme vous pensez bien.

Je m'empressai de remonter en emportant triomphalement mes victuailles, et, pour prouver à la compagnie que je n'étais pas un meurt de faim, je fus m'installer au beau milieu de la salle commune. De mon sac de nuit, je fis mon canapé, et ma table, d'une caisse de savon qui se trouvait devant moi. D'un air d'Amphitryon, j'y étalai mon menu et j'invitai les voisins, ceux qui avaient déjà soupé, à partager ma table, non sans trembler qu'ils n'acceptassent, ce qu'heureusement ils ne firent pas. Là, je procédai à un des meilleurs repas que j'eusse fait de ma vie. Je commençai par le fromage dit *de Hollande*. Bien qu'il sentit fort le bouc, je le trouvai excellent. Je tâtai ensuite du vin : il était noir et fort, mais avec une bonne ration d'eau que j'obtins de la charité d'une des dames, j'en fis une liqueur clairette qui me sembla avoir le bouquet du Lafitte ou du Château-Margaux.

Au dessert, j'attaquai le raisin. Comme je voyais que le petit garçon, dont les parents m'avaient offert à dîner, regardait mes grappes avec convoitise, je lui donnai la plus belle, qu'il partagea généreusement avec les deux enfants de l'officier.

Ce que c'est pourtant que l'ordre et l'économie : j'avais bien dîné, j'avais eu des convives, et il me restait, pour le lendemain, la moitié du pain, une grappe de raisin et une portion du Hollande de chèvre. Mais je n'avais pas compté sur un quatrième hôte. Deux gros chiens étaient avec nous en quarantaine. Plus heureux que nous, ils sortaient, rentraient, ressortaient à volonté et faisaient de belles parties sur la plage avec les chiens des passants. Je ne songeais donc pas à eux, mais un de ces coureurs était revenu en tapinois et, tandis que j'avais le dos tourné, il enleva prestement le fromage, qu'il avala comme une pillule.

Il allait aussi s'emparer du pain, quand heureusement je l'aperçus. Je compris alors qu'il fallait prendre des précautions, si je voulais sauver mon déjeuner. Jugez de la commodité de la quarantaine : il me fut impossible d'y trouver une armoire, un tiroir, une planche, un trou pour y mettre mon pain à l'abri de la dent des voleurs; je fus obligé de le lier avec un vieux bout de corde que je tirai des balayures, et je le suspendis à un clou que j'enfonçai dans le mur à l'aide de ma botte que j'avais déchaussée à cet effet.



CHAPITRE XX.

Les dames en visite. — Une nuit de quarantaine.

Quand j'eus l'estomac réconforté, les choses me parurent sous un aspect moins sinistre. Le soleil, s'abaissant vers l'horizon, éclairait cette mer magnifique, sur laquelle mon œil plongeait de la fenêtre de ma chambre. Une demi-douzaine de navires à l'ancre se balançaient dans la rade; deux autres s'éloignaient à toutes voiles; plus loin, un steamer fuyait aussi, couronné de son panache de fumée, qui disparaissait en serpentant dans l'espace.

A gauche était Alicante, dont une partie du môle se dessinait devant nous. Tout ceci formait un spectacle grandiose, mais il manquait d'animation, car il n'y avait sur la rive aucun être vivant, sauf pourtant les deux chiens qui avaient de nouveau quitté la maison pour recommencer leurs jeux. Les deux figuiers poudreux, toujours là, semblaient demander au ciel quelques gouttes

d'eau pour eux et les trois à quatre touffes d'herbes qui croissaient sous leur feuillage. Tout-à-coup je vois, courant sur le sable et venant d'Alicante, une tartane, puis une seconde, puis une troisième. Où allaient-elles? Je n'apercevais, autour de notre logis, que quelques masures, qui ne semblaient pas attendre d'équipage; et à droite, autant que ma vue pouvait porter, rien que la plage et la ligne blanche des vagues qui y venaient mourir.

Je suivais donc d'un œil curieux le mouvement de ces voitures, quand j'en vois une quitter le bord de l'eau et se diriger vers la quarantaine. La seconde prend la même direction, puis la troisième. Des deux premières étaient sorties successivement une douzaine de dames, de jeunes filles, d'enfants et quelques hommes. Étaient-ce de nouveaux prisonniers qu'on allait nous adjoindre? Non, car toutes ces femmes étaient en toilette, et ce n'est pas ainsi qu'on vient en prison.

On retira des tartanes quelques chaises et pliants destinés aux dames, qui déjà s'acheminaient vers la maison, en échangeant des signes de tête et des coups d'éventails avec les personnes accourues aux fenêtres. Amies ou parentes, elles venaient les consoler ainsi de leur séquestration.

On avait placé les sièges aussi près des murs que la consigne le permettait, et là les colloques avaient commencé: on s'informait des absents et des incidents du voyage. Tout le monde parlait à la fois; les uns riaient, les autres s'essuyaient les yeux. Trois jeunes filles, d'une grande beauté, semblaient être les sœurs de la femme du capitaine. Une dame âgée et deux autres plus jeunes étaient probablement la femme, les filles ou les nièces d'un personnage que son accoutrement plus que négligé m'avait fait prendre pour un malheu-

reux, mais qui s'étant approprié avait l'air de tout autre chose. En voyage, ces transformations ne sont pas rares.

Tous les arrivants, notamment les femmes, devaient appartenir à la bonne société : leur mise était des plus fraîches et leurs manières étaient élégantes. Les jeunes filles avaient presque toutes la tête découverte ; leurs cheveux noirs brillaient comme du jais aux derniers rayons du soleil. Leur peau était brune, mais fine et polie. Leurs formes prononcées les faisaient paraître un peu grasses pour leur âge. Les unes étaient en noir, à l'espagnol ; les autres, en robes roses ou d'autres nuances tendres, recouvertes de mantilles noires. Toutes gesticulaient avec une vivacité pittoresque, en parlant très-haut et très-vite. Dans ces sons confus, je ne distinguais que ces deux mots, sans cesse répétés : *iaia! iaia!*

Les personnes de la troisième voiture étaient venues pour l'homme aux croix. Elles faisaient aussi beaucoup de gestes en lui adressant non moins de paroles, auxquelles il ne répondait que par des mouvements de tête presque insensibles et de cet air digne que j'admiraïs lorsque, pour désencombrer la porte, je le poussai sur son sac. Quant aux individus de sa suite, y compris le petit garçon et les chiens, ils se démenaient pour eux et pour lui. L'un de ces animaux, reconnaissant un des visiteurs, s'élança par la fenêtre afin d'arriver plus vite, et tomba de vingt-cinq pieds au milieu du cercle des dames, dont deux furent renversées, heureusement sans autre mal que la peur. On croyait le chien tué, car il resta sur le coup ; mais il était tombé sur du sable, il n'était qu'étourdi. Bientôt il se releva et, tout boitant, il s'en fut, en remuant la queue, rejoindre le groupe où il avait découvert un ami.

Les derniers arrivés étaient probablement d'une classe moins élevée que les premiers : ceux-ci devaient appar-

tenir à l'aristocratie, les autres au commerce. Cependant quelques hommes du premier groupe échangèrent des saluts avec ceux du second ; parmi les femmes, je n'en vis pas qui eussent l'air de se connaître.

Les enfants seuls se réunirent et se mirent à jouer, ce qui contrariait fort nos trois petits garçons : ils ne comprenaient pas qu'on laissât les chiens courir et que la même permission leur fut refusée. Un d'eux s'approcha si près de la fenêtre sans appui qu'il ne tint à rien qu'il ne fit comme le chien ; il aurait pu s'en tirer moins heureusement !

Cette stupide quarantaine qui laissait communiquer avec le dehors les animaux et les gardiens eux-mêmes, me mettait hors de moi, chaque fois que ceux-ci inventaient quelques nouvelles vexations. Ici, ils n'eurent garde d'y manquer. Nous étions tous respirant ou causant aux fenêtres, quand il vint en tête à ces sales bandits de se fourrer au milieu des dames ; puis, montant sur l'appui des croisées, de s'y coucher, de manière que chacun d'eux en occupait une tout entière. A mon grand ébahissement, on souffrait cela sans rien dire, et je ne sais si j'étais plus en colère de l'insolence de ces surveillants que de la lâcheté des hommes qui la toléraient. Je me tenais à quatre pour ne pas intervenir, me promettant bien de le faire si l'occasion s'en offrait.

Elle ne tarda pas. Ma chambre, située à l'extrémité de l'édifice, n'était pas en face du cercle des visiteurs, et les gardiens avaient dédaigné de s'emparer de ma fenêtre. L'un, pourtant, vint s'y appuyer à côté de moi ; il y avait place pour deux, je n'y mis pas d'opposition ; mais m'étant écarté un instant, il monta sur l'appui et s'y coucha. Quand je revins, je lui dis de se remettre sur ses pieds et de me rendre ma place. Il fit une espèce de grimace moqueuse et ne bougea

pas. C'était un petit homme sec et que j'aurais porté sur mon épaule : le saisissant par une jambe et un bras, je lui donnai une secousse comme si j'eusse voulu le précipiter. Je le tins un moment dans cette situation, et puis je le rejetai dans la chambre. Il était tellement effrayé qu'il pouvait à peine se soutenir. Il fallait que sa mine fut bien drôle, car ses camarades, loin de lui venir en aide, riaient aux éclats.

Croiriez-vous que cette manière d'agir avec ces sauvages, loin de me mettre plus mal avec eux, sembla les adoucir ; j'en eus bientôt la preuve. Après un nouveau conciliabule entr'eux, le chef vint me trouver. Il n'avait plus son air menaçant, et je compris à ses manières patelines qu'il me proposait un arrangement relatif au napoléon en litige. Quel était cet arrangement ? C'est ce qu'il me fut impossible de comprendre. Il me montrait une trentaine de pièces de cuivre qu'il tenait dans la main, et lorsque je m'apprêtais à les recevoir, croyant que c'était le reste de ma monnaie, il la retirait immédiatement et les remettait dans sa poche. Je me creusais inutilement la cervelle pour deviner ce que voulait dire cette pantomime, quand je lui vis une plume à l'oreille. J'en conclus qu'il savait écrire et je lui dis de poser sa proposition par écrit : ce qu'il fit aussitôt. Il me demandait de céder à lui et à ses camarades la monnaie qu'il m'avait montrée, restant, disait-il, du prix de mon dîner, et qu'alors ils renonceraient eux-mêmes à réclamer les derniers cinq francs dont je ne parlerais pas au consul. J'acceptai la transaction et la paix fut faite.

Cependant la nuit était venue ; les dames, remontées en voiture, nous avaient quittés, et la plage était rendue à son silence et à sa solitude. La lueur des étoiles et d'un ciel azuré pénétrait peu dans nos logements, et il

n'était question à la quarantaine ni de lampes ni de bougies; seule, l'allumette chimique d'un fumeur éclairait de temps en temps la demi-obscurité où nous étions. Je causais avec l'officier; en arpentant la chambre, il s'aperçut que mon lit consistait en deux nattes. A l'instant même, retournant chez lui, il me fit apporter un matelas, un oreiller et une couverture. Je ne voulais pas accepter, croyant que c'était aux dépens de son propre lit ou de celui de ses enfants qu'il me cédait cette bonne couchette; mais il m'assura qu'il avait seulement ôté un matelas à celle de ses enfants qui, déjà, en avaient deux.

Je voulus savoir le nom de cet obligé militaire. Je lui remis ma carte et il m'offrit la sienne. Il se nommait Crisante Lopez y Ramirez de Arellano, capitaine dans un régiment d'infanterie, en garnison à Barcelone: il venait en congé chez lui. L'air dur et sévère que je lui avais trouvé d'abord, n'était qu'apparent ou que la suite de l'habitude du commandement. C'était, au total, un excellent homme qui paraissait fort heureux dans son intérieur, car sa femme était belle, très-distinguée et ses enfants étaient charmants.

Je commençais, comme on le voit, à monter ma maison: j'avais matelas, couverture, traversin. Cependant deux choses manquaient à mon bonheur: un pot à l'eau et une table de nuit. J'aurais même bien volontiers renoncé à la table, si j'étais parvenu à me procurer son meuble intérieur. J'y avais bien songé et fait des démarches pour obtenir un vase quelconque: je n'avais pas réussi. J'étais à bout d'expédients, lorsque je me souvins que, parmi mes premiers camarades de chambrée, les gens au chapeau pointu, il y en avait un qui était propriétaire de deux pastèques. Il en avait découpé une devant moi pour la distribuer à ses compagnons;

puis, après avoir tâté et flairé l'autre, il l'avait jetée dans un coin avec humeur et comme fait un homme à qui on a livré pour un fruit mûr, un objet vert et immangeable. Sous prétexte de chercher une canne oubliée, je fus dans la chambre de ces hommes, et, m'étant assuré que la pastèque était encore à sa place, je demandai à l'acheter. Le marché fut bientôt fait : pour quelques sous, elle me fut livrée, avec cette joie sournoise qu'éprouve celui qui, trompé sur la qualité de la marchandise acquise, parvient à la repasser à un autre.

La pastèque était de belle taille, de forme convenable : je la coupai en deux, j'en enlevai la pulpe avec mon couteau, et j'eus ainsi deux vases entièrement propres à leur double destination : pot à l'eau et pot de nuit.

Mon ménage ainsi complété, j'aurais dû me trouver heureux, mais, dans mon excursion chez mes voisins, j'avais fait une remarque qui ne laissait pas de m'inquiéter. J'étais passé au milieu des soldats qui, étendus sur le plancher, essayaient d'y dormir ; à la respiration difficile de quelques-uns, je ne doutais pas qu'ils ne fussent travaillés par la fièvre. Or, si leur état empirait, si quelque maladie grave venait à se déclarer chez eux, il ne fallait pas compter sur une sortie prochaine.

La fatigue l'emportait sur mes préoccupations soucieuses et, nonobstant les puces qui me dévoraient et les moustiques dont j'entendais le bourdonnement sinistre, je commençais à m'endormir, quand je fus réveillé par le bruit des pas de plusieurs survenants. A leurs voix rauques, aux rires et aux juréments, je reconnus nos gardiens venant s'installer dans la pièce qui touchait à la mienne, et qui, sans s'inquiéter s'ils troublaient notre repos, y continuaient leur bruyante conversation. Arrivés dans ma chambre, ils ne se gênaient pas davantage. L'un d'eux vint même prendre

la demi-pastèque que j'avais posée près de mon lit : mais soit remords de conscience, soit qu'il eût deviné sa destination, il la remit à sa place.

Ce tapage dura une bonne heure, après laquelle ils s'assoupirent. Je croyais en faire autant, mais, avant de se coucher, ils avaient fermé les contrevents : l'air ne circulait plus ; la chaleur augmenta en conséquence et l'affreuse odeur qui s'était de nouveau répandue dans les appartements devint intolérable. J'ouvris un volet, ce qui ramena de la fraîcheur vers mon lit, et je respirai plus librement ; mais en même temps, les moustiques, que rien n'arrêtait plus, entrèrent par myriades : tout ce qui n'était pas couvert, mes mains, ma figure, mes jambes et mes pieds, car leur aiguillon traversait mes bas, furent bientôt criblés de piqûres, avec des démangeaisons atroces.

Préférant ce supplice à celui de l'infection, je m'étais empaqueté de mon mieux et j'essayais encore de dormir, quand j'entends sur ma tête je ne sais quel volatile, chouette, hulotte ou chauve-souris gigantesque qui, s'étant introduite par la fenêtre, s'approchait par instant si près de ma figure que je sentais le vent de ses ailes. Je me lève et, avec mon balai de nattes, je fais la chasse au monstre. Ainsi poursuivi, il se réfugie dans la chambre contiguë et s'abat sur la tête d'un des gardiens, qui se réveille en poussant un cri de détresse ; puis, traversant les autres pièces, l'oiseau soufflète de ses ailes deux ou trois dormeurs et, reprenant le chemin par où il est venu, disparaît par la croisée.

Cependant tous nos gens étaient sur pied. Cherchant l'ennemi et ne voyant rien, les uns croient à une mauvaise plaisanterie du voisin, et lui cherchent noise ; les autres disent qu'ils ont reconnu l'oiseau de mort et que quelqu'un mourra dans la nuit. Cela était trop

simple et, pour la plupart, c'était le malin ou le diable en personne. Comme on ne le trouvait pas, on en conclut qu'il était entré dans le corps d'un des assistants, car en Espagne on croit encore aux possédés. Si nous avions eu là un prêtre, je ne doute pas qu'on ne lui eût fait conjurer l'esprit.

A défaut, on ferma la fenêtre. C'était, assurément, le plus sûr moyen pour qu'il ne revint pas : aussi n'en entendîmes-nous plus parler.

A quelque chose, malheur est bon : je ne sais si la bête, hibou ou chauve-souris avait dérouté les moustiques et, par ses mille et mille détours et le mouvement de ses ailes, renouvelé l'air, mais il me sembla qu'on sentait moins mauvais et que les insectes n'étaient plus si nombreux. Je pus donc enfin dormir, ce dont j'avais grand besoin.



—

CHAPITRE XXI.

—

Suite de la quarantaine. — Le malade.

—

Le 9 septembre, lorsque je me réveillai, le soleil était déjà haut : ses rayons, comme des filets d'or, pénétraient dans la chambre par les interstices des volets. Il n'est pas de si petit trou où la lumière ne passe ; elle trouve sa voie là où l'air et l'eau ne la trouvent pas ; elle n'a pas même besoin de voie, elle pénètre à travers l'eau, la glace, le cristal, le verre, le diamant, enfin toutes les matières qui ne sont pas complètement opaques, et dans celles-ci même, si la moindre fissure s'y déclare, aussi rapide que la pensée, elle s'en empare et s'y loge. Seule entre les éléments, elle peut servir à tous sans que sa masse en soit réduite ni altérée. Il n'y a que l'électricité qui marche plus vite qu'elle.

C'est en causant ainsi avec moi-même que j'allai ouvrir mes volets, et cette lumière, comme pour me payer de mes éloges, m'inonda avec une telle abondance que je

ne sentis plus qu'elle, ou, comme dit le vulgaire, je n'y vis plus que du feu.

Quand mon éblouissement fut passé, je commençai à me reconnaître: je respirai cet air matinal que rafraîchissait la brise de mer. Des mouettes et des goëlands, oiseaux qu'on retrouve dans toutes les mers, profitaient comme moi du beau temps. Plus heureux, ils avaient à choisir de l'air, de l'eau ou de la terre, et alternativement ils essayaient un peu de chacun. L'oiseau que sa force ou son isolement met à l'abri des races ennemies, est l'être le plus heureux de la création, et je me suis surpris maintes fois à envier son sort.

Nos figuiers, qui avaient reçu leur part de rosée, n'étaient plus si altérés, ils avaient l'air de revivre; les palmiers me paraissaient plus beaux. Le nombre des navires de la rade était encore augmenté et j'en comptais vingt-trois; mais la rive était déserte. Pas un campagnard, pas un cheval, pas une charrette ne se dirigeait vers la ville, et sur la mer je ne voyais pas un bateau de pêche, non plus qu'un champ cultivé sur la montagne. De quoi donc vit-on à Alicante?

Devant moi était cette cabine où j'avais espéré pouvoir m'installer pour prendre un bain: on a vu comment on avait accueilli ma demande.

A défaut de bain, il fallait obtenir de l'eau pour me laver les mains et le visage, ce que je n'avais pu faire la veille. Je me munis de ma pastèque-pot à l'eau et, traversant les deux salles où mes compagnons, oubliant leurs maux et même nos gardiens, dormaient encore, je parvins jusqu'au bas de l'escalier. Je croyais que l'on allait m'arrêter là; j'appelle le concierge en prononçant *acqua*: il paraît et, à mon grand étonnement, il me montre la cour, cette même cour dont la veille on m'avait si obstinément refusé l'entrée. Comme je ne

voyais pas de fontaine, il me conduisit à une auge de pierre où un soldat en chemise, que je ne reconnus qu'à son béret, se lavait de la tête aux pieds.

Je m'approche : l'eau qui lui avait servi, et peut-être à d'autres, était d'une saleté repoussante, et pourtant je n'apercevais aucun moyen de la renouveler. Sa toilette finie, il réunit ses efforts aux miens pour soulever l'auge et en faire couler l'eau ; puis, il m'indiqua, au ras du sol, un trou que rien n'annonçait et dans lequel un promeneur inattentif n'eût pas manqué de s'engouffrer. Ce trou était un ci-devant puits, que le défaut d'entretien avait mis dans cet état. A un crochet était une mauvaise corde, au bout de laquelle pendait un plus mauvais vase : c'était avec cette machine primitive qu'il fallait tirer de l'eau, et, le puits étant sans margelle, sans poulie, sans point d'appui, ce n'était pas chose aisée. Néanmoins, le soldat m'aidant, je parvins à en avoir un seau ; je remplis d'abord ma coupe, puis avec le reste je me lavai le mieux que je pus.

Cela fait, ne sachant pas si, l'escalier remonté, nos tyrans, par un nouveau caprice, me permettraient de le redescendre, j'é voulais parcourir la cour. Elle était vaste et entourée de magasins pouvant contenir une grande quantité de marchandises, de chevaux, bestiaux, et même d'hommes qui, certes, n'y auraient pas été plus mal que dans nos abominables chambres. Ces magasins dénotaient la même incurie : bien construits dans l'origine, on les laissait tomber en ruines. Des immondices, des restes de marchandises avariées, des tas de fumier à tous les degrés de pourriture, annonçaient que, depuis qu'ils existaient, nul n'avait songé à les nettoyer : c'étaient les écuries d'Augias.

La cour, qui servait de réceptacle à tout ce qu'on jetait des fenêtres, était plus immonde et plus infecte

encore : c'était un véritable charnier, au milieu duquel s'élevait un tas de décombres et de scories que couronnait le cadavre d'un chien en putréfaction. A quelque distance, un monceau de gousses de caroubier séchait au soleil ; leur odeur nauséabonde, qui tient beaucoup de celle du beurre rance, se mêlait au parfum des chairs corrompues. Enfin, on semblait avoir pris à tâche de réunir ici des miasmes putrides de toutes les natures, et conséquemment toutes les causes de choléra et de maladies contagieuses. Et l'administration qui dirige un tel établissement a le front de s'appeler *sanitaire* ! et ce conservatoire de la peste est réputé un lieu de salubrité et la garantie de la santé publique ! Ah ! c'est une odieuse dérision ! Je déclare que, dans les pays les plus barbares, je n'ai pas vu les hommes traités avec cette inhumanité. Honte à ceux qui tolèrent de pareils abus ou qui, plus coupables encore, les encouragent dans un intérêt quelconque. Négligents ou vendus, ils ont mérité d'être flétris, et ils le seraient si je livrais ici leur nom à la publicité. Je n'ai pas voulu le savoir, parce que c'est l'abus que je poursuis et non les hommes : c'est à leur gouvernement à les juger.

Si ce gouvernement se respecte, s'il veut se mettre à la hauteur des pays civilisés, qu'il remédie au mal. S'il ne le fait pas, c'est aux représentants de la France, c'est à notre ambassadeur, c'est à nos consuls, c'est à tous les consuls étrangers à ne pas souffrir plus longtemps qu'on se joue ainsi de la loi des nations et qu'on fasse à des voyageurs honorables ce qu'ailleurs on ne fait pas aux vagabonds et aux malfaiteurs.

J'en étais à l'inspection de la cour. Derrière, s'en trouvait une plus petite, ayant aussi ses magasins non moins malpropres que les premiers. Dans ces cours non pavées, qu'on aurait pu embellir par des arbres

et des fleurs, on ne voyait pas un brin de verdure. Ici encore, des débris d'animaux, mais pas un être vivant. C'était d'une tristesse affreuse : ainsi doit être le séjour des réprouvés.

Cette dernière cour était adossée contre une colline également desséchée, où quelques palmiers rappelaient seuls qu'on n'était pas dans l'autre monde.

La chaleur commençait à être forte. A mesure que le soleil atteignait ces charniers, l'odeur en devenait plus infecte : je m'empresse de rentrer. Sous le vestibule, je trouve l'homme à la balafre, qu'égayait fort mon vase improvisé ; il me parla politique et me demanda des nouvelles. Depuis près d'un mois, je n'avais pas jeté les yeux sur un journal : celles que j'aurais pu lui donner n'étaient donc pas très-fraîches. Il me parla de Napoléon ; c'était quelque vieux carliste enragé, qui n'aimait pas plus l'oncle que le neveu, et qui prétendait que, si le siège de Sébastopol ne réussissait pas, le compte de l'empereur était bon, ce qu'il accompagnait d'un geste fort significatif.

Je ne m'amusai pas à combattre les balivernes de ce vieux rêveur qui, sans doute, pour m'amadouer et me faire oublier les ennuis de la veille, me présenta un melon. Il n'était pas plus mûr que ma pastèque et je le refusai.

Un autre individu, attaché aussi, je crois, à l'établissement, vint m'offrir des figues : quoique petites et d'assez mauvaise mine, elles semblaient mûres. Dans la disette où j'étais, on fait ressource de tout, et j'allais les accepter : mais il les reprit en me parlant d'aqua-vita, de brandwein. Je crus qu'il me proposait de trinquer avec lui en mangeant les figues. Je le remerciai en lui disant que je ne buvais d'aucun alcool. Il me montra une bouteille vide. Alors je compris que c'était de l'eau-

de-vie ou du rhum qu'il me demandait en échange de ses figues. Je lui répondis que je n'en avais pas : là-dessus il reprit ses figues et me tourna le dos.

J'étais à peine installé dans ma chambre qu'un des gardiens arrive avec les mêmes figues. Il me dit que le propriétaire de ces fruits me les envoyait en me priant de lui donner en échange un verre de vin. Je le lui versai : c'était tout ce qui restait dans la bouteille, bien que je l'eusse laissée presque pleine. Nul doute qu'on ne l'eut visitée en mon absence. La moitié de mon pain avait disparu et, ce qui me chagrinait davantage, un verre que m'avait prêté une des voyageuses.

Je mangeai mes figues ; elles étaient si sucrées qu'elles me prenaient à la gorge. Faute de vin, je voulus boire de mon eau. Soit qu'elle fût naturellement saumâtre, soit que ma pastèque lui eut communiqué son goût de vert, elle était détestable. Je sortis pour en demander d'autre : la provision était épuisée ; le puits, par suite des ablutions des soldats, était à sec. On réclamait de tous côtés, et dans la grande salle il y avait presque une émeute : on pouvait se croire dans le désert de Sahara, après une nuit de simoun.

Enfin les cris des femmes et des enfants, qui mouraient de soif, furent entendus. Nous obtinmes deux cruches d'eau sur lesquelles chacun se jeta en buvant à l'espagnol par le robinet, car il n'y avait plus de verre, et la perte de celui qui avait disparu devenait, dans la circonstance, une calamité publique.

Abreuvé à peu près, je mangeai le reste de mon pain et de mon raisin, ce qui, avec trois figues que j'avais conservées, me fit un déjeuner splendide.

Quand je rentrai dans la grande salle, je trouvai nos dames aux fenêtres. Une partie des visiteuses de la veille et d'autres encore étaient revenues. Une demi-

douzaine de tartanes, qui les avaient amenées, rangées derrière elles, leur procuraient un peu d'ombre, et les conversations, interrompues par la nuit, étaient reprises.

Les arrivantes offraient aux prisonnières des fruits, des pâtisseries, qui leur parvenaient au moyen de paniers attachés à des ficelles. On envoyait aussi des bouquets. J'eus ma part de ces distributions. Une jolie petite dame ou demoiselle me voyant à la fenêtre, et le seul qui ne mangeait pas, alla déposer dans un panier un gâteau et une fleur, en faisant signe que c'était pour moi. Je mangeai le gâteau en saluant ma bienfaitrice, et je mis la fleur à ma boutonnière.

Les dames qui nous donnaient ce régal, en prenaient leur part sur la plage, mangeant des mêmes mets; enfin nous déjeûnions ensemble, quoique d'un peu loin. Les hommes s'envoyaient des toasts et les jeunes filles des baisers. La fraîcheur de cette scène contrastait avec l'aridité du rivage et l'horreur du lieu où nous étions.

Les femmes, en toilette du matin, étaient mises simplement, mais avec la même propreté et le même bon goût que le soir précédent. Tout ceci me donna une grande idée non-seulement de l'hospitalité, mais de la gentillesse et de l'éducation du beau sexe alicantais. Parmi ces femmes, il y en avait de vraiment charmantes.

A mesure que le soleil monte, les tartanes n'en défendent plus nos belles visiteuses: la place n'est plus tenable. Elles se lèvent et gagnent une cabane éloignée de deux ou trois cents pas de notre lazaret. Là, quelques palmiers projettent un peu d'ombre, sous lequel je vois les enfants et les jeunes filles courir et folâtrer; les femmes s'asseoient sur des bancs qu'on a tirés de la cabane. De cette distance, elles échangent encore des mouvements de mains et des saluts d'éventails avec leurs amies qui se sont portées à l'aile droite du logis.

En examinant avec ma lunette ce que je prenais pour une chaumière, je reconnais une sorte de châlet, petite habitation de plaisance à terrasse et bâtie avec soin. Une tente est voisine. On en sort des tables chargées de rafraîchissements. Je m'imagine que ce sont des limonades, des sorbets, ou tout au moins de l'eau glacée, et, comme celle qu'on nous a donnée est tiède, je commets le péché d'envie : pour un verre de cette eau fraîche, j'aurais donné deux pièces d'or.

Des jeunes gens se détachent du groupe en tenant un plateau. Ici, je ne me trompe pas, ce sont bien des glaces qu'ils apportent à nos recluses : qu'ils se pressent, car elles pourront arriver tièdes.

Bientôt je vois des guitares et des mandolines : on chante ; les sons n'arrivent pas jusqu'à nous ; néanmoins je reconnais l'ancienne Espagne. Malheureusement, le costume des hommes, leurs vestes de chasse, leurs laids paletots nuisent à l'effet du tableau. Les femmes, plus habiles ou plus coquettes, ont conservé le costume national.

J'avais oublié mes ennuis et jusqu'au lieu où j'étais, quand un triste incident vint nous ramener à la réalité. Un des soldats était mourant et, pour comble de malheur, de la dysenterie, chose qu'on pouvait bien accuser de tendance cholérique. Nos gardiens, payés en raison de la durée de notre emprisonnement, ne demandaient pas mieux que de le prolonger. Or, l'appréciation de la maladie et des causes mortuaires dépendait absolument d'eux : dans cette quarantaine, plus abandonnée qu'une prison, il n'y avait ni médecin, ni aumônier, enfin aucun secours matériel ou spirituel.

Je me rendis dans la chambre où ce malheureux gisait sur les planches, sans rien pour le couvrir. Malgré la chaleur, il tremblait et paraissait n'avoir plus que

quelques instants à vivre. J'aurais donné beaucoup pour le sauver : il m'inspirait une pitié profonde. C'était un tout jeune homme, à figure intéressante, mais décomposée par la souffrance. J'engageai ses camarades à le mettre hors du courant d'air où il était placé ; comme ils hésitaient à le toucher, car ils croyaient qu'il avait le choléra, je le pris moi-même par les épaules. Alors ils se décidèrent, et nous le transportâmes dans une autre partie de la chambre.

Cela fait, je le couvris de mon manteau pour l'aider à se réchauffer ; mais le soleil qui se montra et qui, dans la position où j'avais mis le malade, donnait sur la partie inférieure de son corps, devait contribuer plus vite à ce résultat. Je recommandai de le changer de place aussitôt qu'il atteindrait la tête.

A ce sujet, je dirai qu'il est des remèdes à portée de tous et que n'emploie personne, probablement parce qu'ils sont trop simples et qu'ils ne coûtent rien. J'ai déjà cité l'excellence de l'eau froide en lotion ou en boisson contre bien des maladies, notamment les rhumes : j'en dirai autant du soleil contre les névralgies, les rhumatismes, certaines fièvres, etc. Si ceux qui en sont atteints se décidaient à rester pendant un certain nombre d'heures au soleil, en y exposant les parties malades et, dans certains cas, le corps tout entier, ils s'en trouveraient bien.



CHAPITRE XXII.

Fin de la quarantaine.—Entrée à Alicante.—Le jeune peuple souverain.

Je sortis de cette infirmerie, le cœur serré. Je plaignais ce pauvre soldat et, avec lui, ses compagnons et moi-même, car, s'il venait à mourir, notre captivité se prolongeait indéfiniment.

Je me promenais dans le corridor, en faisant de tristes réflexions, lorsque j'y vis arriver l'homme à la balafre. Il avait l'air encore plus furieux qu'à l'ordinaire, mais ce n'était pas à nous qu'il en voulait, c'était aux gardiens qui, cette fois, n'étaient plus fiers. Allant, venant, regardant, fouillant, ils ne trouvaient probablement pas ce qu'ils cherchaient : ils semblaient tous avoir perdu la tête. Il y avait bien de quoi, la bande des chapeaux pointus avait disparu tout entière. Par où ? A quel instant ? C'est ce que personne ne devinait, et on en était à se demander si le diable, sous la forme de cette bête aux grandes ailes, ne les avait pas emportés ?

Malgré mon chagrin, je ne pouvais m'empêcher de rire de la mine de ces imbécilles de surveillants qui s'étaient ainsi laissé escamoter, tandis qu'ils ronflaient ou batifolaient, une douzaine de prisonniers.

Laissant ces gens à leur recherche, je rentrai dans ma chambre. Accablé par la chaleur, j'allais me jeter sur mon lit, lorsqu'à mon grand effroi, je vis qu'il n'y était plus. J'aurais pu aussi attribuer la chose à l'oiseau; j'aimai mieux croire que c'était le fait des déserteurs. Mais comment l'expliquer à l'officier qui me l'avait si généreusement prêté? Voudrait-il même en accepter le prix? Tout ceci me contrariait plus que je ne saurais dire. Je m'étendis tristement sur la natte, la tête soutenue par mon sac de nuit, et il m'arriva, ce qui m'arrive toujours quand l'agacement et la mauvaise humeur sont parvenus chez moi au paroxysme: je m'endormis. J'ai remarqué que c'était aussi la dernière ressource des animaux dans l'embarras: ils commencent par chercher les moyens d'en sortir et de découvrir une issue quelconque; lorsqu'ils sont convaincus qu'il n'y en a pas, ils se mettent en boule et s'endorment.

Je reposais paisiblement, quand je fus réveillé par un des gardiens qui venait m'inviter à préparer mon bagage, parce que les voitures allaient arriver. Je ne savais de quelles voitures il voulait parler, et ma première pensée fut que le soldat était mort, que le choléra était au lazaret et qu'on allait nous conduire en rade ou dans une autre prison; mais il me répéta en italien: *fuori*. Je ne pouvais croire encore que ce fût l'annonce de notre délivrance, quand il ajouta: Alicante. Je compris alors, et fus bientôt debout.

Passant d'un extrême à l'autre, je m'imaginai que ces voitures étaient à la porte: je mis la tête à la fenêtre et je ne vis rien.

Mon désappointement fut grand : je pensais que ce drôle s'était moqué de moi. L'officier qui survint, m'annonça qu'on avait abrégé notre quarantaine, parce que l'autorité venait d'apprendre que le choléra s'était déclaré à Alicante. Tout le monde savait qu'il y était depuis un mois.

J'allais, non sans quelque embarras, lui parler de son lit, lorsqu'il m'apprit, à ma très-grande satisfaction, que c'était lui-même qui l'avait fait enlever.

Usant, dès l'instant, de ma liberté, je descends pour aller prendre un bain de mer, mais on m'arrête à la porte en disant que l'ordre officiel n'est pas encore arrivé.

Je me retourne du côté de la cour et la première chose que j'y aperçois sont les douze déserteurs qui n'avaient pas déserté du tout. Après bien des allées et venues et des recherches inutiles, on s'était aperçu que leurs fusils étaient à la place où on les avait déposés. Or ces gens-là ne s'en vont jamais sans leurs armes, ils ne devaient donc pas être loin. En effet, ils avaient couché dans un des magasins de la cour où ils s'étaient réfugiés pour avoir plus d'air et éviter le voisinage des soldats malades.

Mon homme du matin avait sans doute été content de mon vin, car je le vis arriver tenant encore six figues sur une feuille de vigne. Il m'en fit goûter une, puis il me proposa de me donner les cinq autres pour le reste du liquide : c'était, comme on voit, le libre-échange dans toute sa simplicité. Malheureusement, je n'en avais plus, je lui montrai ma bouteille vide, et notre transaction en resta là.

Nos gardiens qui n'ont plus que quelques instants à nous tenir sous leur coupe, en profitent de leur mieux et se gênent moins que jamais ; ils chantent,